

sainteté de leurs œuvres, elles rempliraient mieux les vœux du divin Fondateur qu'en consacrant autant de temps et de peine à ergoter sur des textes et à dénoncer les erreurs les unes des autres.

Il y a des abus partout ; les religions sont gouvernées par des hommes, et les hommes ne sont parfaits nulle part ; mais entre nous, là, je ne crois pas que l'abbé Chiniqy ait jamais songé sérieusement à démontrer qu'il y aura, à la fin des temps, beaucoup plus de protestants que de catholiques à la droite du souverain Juge.

Aimons-nous et vivons en paix les uns à côté des autres ; cela vaudra mieux que ces discussions oiseuses et souvent injurieuses qui aigrissent les esprits sans éclairer personne.

M. Chiniqy a choisi son chemin pour arriver au ciel : c'était son droit. Où l'on dépasse son droit, c'est quand on exige que les autres suivent la même route que soi, et qu'on anathématise ceux qui ne veulent pas se laisser convaincre.

Ceux qui trouvent puéril de porter un scapulaire devraient bien se demander s'il est moins ridicule de se faire un crime d'une partie de whist le dimanche.

Un autre tort que je ne puis m'empêcher de reprocher amèrement à l'ancien apôtre de la tempérance, c'est d'avoir imprudemment mis, dans le passé, son talent au service de la politique de parti.

Il fut le premier prêtre canadien qui dénonça les libéraux du haut de la chaire.

Cette ingérence intempestive exaspéra la jeunesse avancée de l'époque ; les représailles ne furent pas toujours mesurées ; le clergé tout entier en prit ombrage, et il n'y a pas exagération à dire qu'il n'y mit pas toujours autant de prudence que de zèle.

Il en résulta des plaies qui ne sont pas encore tout à fait cicatrisées.

Jusqu'à là le clergé avait plutôt fait cause commune avec le peuple ; de ce moment, il ne fit plus guère cause commune qu'avec un parti.

Ce fut un malheur. Mais les choses du passé s'envolent ; suivons-les du regard, si l'on veut, mais laissons-les fuir.

LOUIS FRÉCHETTE.

LES FEUX DE LA SAINT-JEAN

Nos lecteurs se rappellent que nous avons publié, dans notre numéro d'été, un dessin fait par M. A.-S. Brodeur, représentant les feux de la Saint-Jean. Quelques-uns de nos lecteurs ayant prétendu que ces feux n'avaient jamais existé au Canada, nous prenons la liberté de leur citer l'extrait suivant, cueilli dans *Les Anciens Canadiens* afin de régler la question. On verra que cette cérémonie a réellement existé en ce pays et que nous avons eu tort de la laisser tomber en désuétude.

Les Canadiens de la campagne avaient conservé une cérémonie bien touchante de leurs ancêtres normands : c'était le feu de joie, à la tombée du jour, la veille de la Saint-Jean-Baptiste. Une pyramide octogone, d'une dizaine de pieds de haut, s'élevait en face de la porte principale de l'église ; cette pyramide, recouverte de branches de sapin introduites dans les interstices d'éclats de cèdre superposés, était d'un aspect très agréable à la vue. Le curé, accompagné de son clergé, sortait par cette porte, récitait les prières usitées, bénissait la pyramide et mettait ensuite le feu, avec un cierge, à des petits monceaux de paille disposés aux huit coins du cône de verdure. La flamme s'élevait aussitôt pétillante, au milieu des cris de joie, des coups de fusils des assistants, qui ne se dispersaient que lorsque le tout était entièrement consumé.

PH.-AUBERT DE GASPÉ.

A MONTCALM

I

Salut, Montcalm, héros de la terre de France,
Terre au parler si doux et si noble vaillance.
Fier rejeton poussé sur le chêne gaulois,
Grand parmi les plus grands, vrai roi de nos faux rois :
Malheureux champion d'une cause éternelle
Qui vivra de ta mort comme ta mort vit d'elle ;
Annobli du prestige attachant du malheur
Qui rend certains vaincus plus grands que le vainqueur ;
Ame chevaleresque et pure, cœur antique
Semant de lis français la terre d'Amérique,
Idéal achevé de bravoure et de foi,
Je veux communier en ce jour avec toi !
Salut, salut encor ! Permetts que de ta gloire
En disciple fervent, je baise la mémoire.
Et qu'à ton souvenir un instant attaché,
J'oublie le Canada de nouveau arraché.
O magnifique amant de la commune idole,
Pour qui tout bon Français avec bonheur s'immole,
Ne me repousse pas ! Que ma sincérité
Te fasse pardonner à mon indignité.
Certes de t'égalier, je n'ai point l'espérance,
Mais je t'aime et l'amour comble toute distance ;
A défaut de mérite, en ta dévotion
Je suis digne d'entrer par l'admiration.
O grand mort, grand Français, ombre vaillante et chère,
Je n'aurais pas voulu passer sur cette terre,
Sans qu'un peu de mon cœur ne montât jusqu'à toi,
Et d'un zèle pieux ne te clamât ma foi !

II

Que ce soit à Candiac, au seuil de la demeure
Paternelle, aux vallons ensoleillés qu'effleure
Le massif Cevennol expirant ; que ce soit
A Plaisance, témoin de ton premier exploit,
Ce Plaisance où ton âme à la vie obstinée,
Malgré le fer brutal, barra la destinée ;
Ou bien au col d'Exile, où, triomphant du sort,
Deux balles dans le front, tu repoussais la mort ;
Ou que ce soit encore à côté de Belle-Ile,
Plus courtisan heureux que général habile ;
Que ce soit à Choueger ou bien à Carillon,
Dont le nom si français sonne comme un clairon ;
Au fort William-Henry ta dernière victoire,
Mais non pas le dernier fleuron à ta mémoire ;
Jusqu'à Québec la Sainte, à l'anse du Foulon,
Où plus que le malheur t'atteint la trahison ;
Devant ce Saint-Laurent et dans ce champ d'honneur,
Où l'héroïsme vint consoler ta douleur,
C'est la même vertu, le même sacrifice,
C'est la fin répondant éclatante aux promesses !
De l'aurore au couchant, on te voit avançant,
Homme sublime après sublime adolescent,
C'est le granit du vieux Rouergue que la grâce
Languedocienne affine et dore dans ta race.
Le soleil du Midi l'a parfumé. L'on sent
Des chevaliers de Rhode y bouillonner le sang.
C'est la valeur gauloise et son ancien prestige
Qu'on reconnaît bien vite à la fleur de sa tige !
Ah ! le moment cruel que cette heure où tombant
Tu vis, du même coup, le sort nous échappant ;
Où, seul, dans l'abandon, dans la désespérance
D'une inutile mort, loin des tiens, de la France
Qui d'un monde, en un jour, allait perdre le fruit,
Tu sentis approcher ton éternelle nuit !
Tu n'avais près de toi, dans cet instant suprême,
Pour le dernier appui, ni de Levis, ni même
Le jeune Bougainville, aux champs canadiens,
Qui déjà prélevait à ses exploits marins !
Il devait t'advenir une épreuve dernière,
Celle de dévorer par surcroît ta colère,
Pour implorer, au nom de ceux que tu laissais,
La pitié d'un vainqueur qu'au fond tu maudissais.
C'est le sort des enfants, des vieillards sans défense
Qui te hante, débris de la terre de France
A l'abandon. Tu vas, à ce peuple attristé,
En père magnanime immoler ta fierté.
Tu parais bien le chef ; c'est toi que l'on désigne
Pour être le premier, parce que le plus digne !
Pourquoi ne fus-tu pas maître de nos destins,
Puisque, par le mérite, ils allaient à tes mains... ?
Je ne me trompe pas. Je te vois... Je te touche,
Ton masque me sourit ; je vois s'ouvrir ta bouche ;
C'est bien toi qu'a rejoint ma tendre passion.
Tant est grand le pouvoir de la suggestion.

III

O grand mort, ta noblesse et ta vertu profondes
Dans un pas de géant réunissent deux mondes ;
En tombant à Québec tu greffes de ta main,
Un rameau tout français à l'arbre américain.
Et c'est à peine si, sur la terre natale,
Ton nom a les honneurs d'une note banale ;
S'il figure, écourté dans des secs manuels,
Confondu dans le tas de nos polichinels !
Et pour le champion d'un peuple, pour l'athlète
Qui défendit l'honneur français dans la tempête,
A peine un paragraphe, un simple canevas
Au vaillant défenseur de notre Canada !

Une tombe, un berceau. Telle est la destinée
Qui tient à toute mort, toute vie enchaînée,
Tu meurs et de ton sang nait un peuple nouveau
Où de ton propre honneur respandit le flambeau
Il y trouve un levain de force et de mémoire
Qui le gonfle de sève et de juste fierté
Le poussant au chemin de l'immortalité.
Déjà son jeune sang débordant ses organes
De son flot créateur déborde les savanes
Et répand son essaim sur le grand continent
Où l'appelle un destin qui va se dessinant.
Ils ont passé, pourtant, par de rudes épreuves.
Ces bons Canadiens, perdus aux Terres-Neuves !
L'Anglais avait rêvé leur mort, mais leur vigueur
Et leur tenacité trompèrent le vainqueur.
Il est triste de penser qu'en cette circonstance
A ces fils de Français, hélas ! manqua la France
Qu'elle laissa souffrir, sans appui, sans secours
Ces frères qui trouvaient leurs anciens frères sourds
Pauvre France, elle a pu libérer les Venètes
Les Yankes et les Grecs, les Juifs et leurs prophètes
Donner son sang, à flots, pour des Italiens
Créer une patrie à ces bohémiens,
Prodiguer, épuiser le lait de sa mamelle
A nourrir sans profit la lèpre universelle
Ses fils, ses enfants seuls, ont trouvé sans échos
Les cris de leur souffrance et de leurs tristes maux

IV

Ces épreuves nous font ta mémoire plus chère,
O Montcalm, ô cher fils de notre noble mère,
Ame angoissée, ardente, éclatante de jour,
Sublime de souffrance et sublime d'amour ;
Martyr de la patrie, à laquelle nos vies
Comme d'exquises fleurs tendent leurs énergies
A l'appel de nos cœurs.—Ah ! le public a beau
Rester indifférent au bord de ton tombeau.
Il en est, par bonheur, qui n'oublent pas si vite.
Nous, nous nous souvenons.—Il te reste l'élite,
Ceux qui pesant l'exemple, à ta haute valeur,
Cherchent à modeler la forme de la leur.
Ceux-là, tu les tiens bien. Ils doivent te suffire,
Capables d'assurer ton éternel empire.
Si de tant de Français qui se ferment les yeux
La plupart jusqu'à toi les levaient curieux !
Mais ils sont au néant, au banal de la vie,
A la sottise, à la longueur, à l'ironie.
Ne pouvant pas monter, ils préfèrent saillir
Et détruire du coup la raison de grandir.
Notre terre de Gaule est pleine de Voltaires
Qui répandent sur nous leurs souffles délétères
Impulsants à créer, ils soufflèrent la foi.
Hors le droit de nier, rien n'est de bon aloi,
Rien n'existe en dehors d'eux, de leur République
Phraseuse, qui s'impose à la raison publique.
C'est l'intellectuel qui, dans notre pays,
A toujours des Choiseul pour signer ses avis.
Tes contes, tes écrits, jusqu'à tes calembours
De la postérité retiennent les discours.
Pourvu que tes bons mots aient pu voir la lumière
Grossir pour l'avenir ta gloire littéraire,
Que t'importe, après tout, nos intérêts trahis ?
—Mais " les arpens de neige " ont fait de gros petits :
La gloire de Montcalm, bienfaisante et féconde,
Alors que tu détruis, fait sortir tout un monde.
C'est ainsi que le temps remet tout à son rang :
La vie attend son jour et tombe le néant.

V

Salut ! ô Canada, cher Canada prospère,
Un tel fils ne saurait qu'être digne du père !
Sois vaillant, sois hardi, sois fort, et souviens-toi !
L'honneur de ton passé t'enferme dans ta foi.
On peut bien être fier et poursuivre sa course
D'une noble assurance, en ayant à sa source
Une vertu si haute. Avance, avance encor !
Au point où le destin appelle ton essor.
Car ce n'est pas pour rien qu'il mit ta tête au pôle
Et que pour t'assurer la poitrine et l'épaule
Il te planta superbe entre deux Océans
Et te donna le front que l'on donne aux Titans.

GABRIEL MARFOND.

PARIS, 1900.

LE 50^e ANNIVERSAIRE DE FONDATION DES SŒURS DE STE-ANNE

Des fêtes magnifiques ont eu lieu à l'occasion de cet anniversaire historique, à Lachine, et nous avons cru devoir profiter de l'occasion pour reproduire le superbe groupe que MM. Quéry frères ont fait pour rappeler le souvenir de cet événement intéressant. Nos lecteurs trouveront dans ce tableau les portraits des principaux personnages ecclésiastiques qui ont dirigé la communauté ainsi que les photographies des édifices qu'elle a occupés à Lachine.

C'est une superbe page que les élèves des révérendes sœurs tiendront à conserver en mémoire de leurs zélées institutrices.

La coquetterie est l'esprit de la beauté, et l'esprit, la coquetterie de l'intelligence.—ALEXANDRE DUMAS.

On traite volontiers d'insensibles ceux qui ne sentent pas de la même façon que nous.—G.-M. VALTOUR.

Une piqure d'aiguille au bout des doigts d'une femme nous plaît mieux qu'une tache d'encre.—HUGUES LEROUX.